

### TABLEAU

DE LA NAISSANCE U PROTESTANTISME

TROIS

De l'histoire des variations des Eglises Protestantes.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis l'an 1517 jusqu'à l'an 1520.

L'instruction était aussi pressante que délicate, et tout l'effet que le prince s'en était promis. Luther donna une consultation en forme, de son original fut écrit en allemand, de la main et du style de Melancthon. On permit au landgrave, selon l'Évangile, (car tout se fait sous ce nom dans la réforme) d'épouser une autre femme avec la sienne; il est vrai qu'on déplore l'état où il est, et on lui représente cet état comme très-mauvais devant Dieu, et comme contraire à la sainteté de sa conscience; mais, en même temps, et dans la période suivante, on le lui permit, et on lui déclara qu'il peut épouser une seconde femme, s'il y est entièrement résolu, pourvu seulement qu'il tienne le cas secret. Ainsi une même bouche prononce le bien et le mal; ainsi le crime devient permis en le cachant. Cette permission fut accordée par forme de dispense, et réduite au seul cas de nécessité, car on eût honte de faire passer cette pratique en loi générale. On trouva des nécessités contre l'Évangile; et, après avoir tant blâmé les dépenses de Rome, on osa en donner une de cette importance.

Ce n'était pas, il est vrai, le coup d'essai de Luther; il ne faisait que suivre les principes qu'il avait posés ailleurs. Dans un sermon prêché à Wittenberg, pour la réformation du mariage, il ne rougit pas de prononcer des paroles si infâmes et si scandaleuses, que je n'ai pas la force de les transcrire dans cet abrégé; qu'il ne suffise de dire que s'il y a aujourd'hui, parmi les protestants, un si grand nombre de personnes vertueuses et fidèles dans les liens sacrés du mariage, c'est qu'elles sont assez heureuses pour ignorer les conseils de leurs premiers fondateurs, ou assez fortes pour les mépriser et les fouler aux pieds (1). On croit rêver, quand on lit ces principes immoraux dans ces prétendus sermons de Luther, et l'on se dit à soi-même: quel est ce nouvel Évangile? Un tel homme a-t-il pu passer pour réformateur? n'en reviendrait-on jamais? est-il donc si difficile à l'homme de confesser son erreur?

Un an après le mariage du landgrave, Luther eut à soutenir une discussion violente avec les Suisses, au sujet de l'Eucharistie. Il y eut de part et d'autre des écrits lancés dans le public; ceux de Luther renfermaient, comme d'ordinaire, les injures les plus atroces. Les Suisses en furent tellement blessés, qu'ils firent un livre qui avait pour titre *Contre les vaines et scandaleuses calomnies de Luther*, où ils soutenaient qu'il fallait être aussi insensé que lui, pour endurer ses emportements; qu'il déshonorait sa vieillesse et se rendait méprisable par ses violences, et qu'il devait être honteux de remplir ses livres de tant de diables (2).

(1) Il s'est rencontré parmi les jésuites, quelques théologiens qui, s'éloignant de l'esprit de leur ordre, qui a toujours été celui de l'Évangile, ont avancé des maximes relatives sur certains points, que leur société aussi bien que l'Église entière, a hautement désavoués. Ceux qui prennent occasion de ces maximes, pour tirer une maxime générale, que la morale des jésuites est odieuse, que penseraient-ils, si, prenant acte de ces décisions et de ces précédents scandaleux de Luther, nous nous permettions de qualifier d'abominable la morale des protestants?

Il est vrai que Luther avait pris soin de mettre le diable dedans et dehors, dessus et dessous, à droite et à gauche, devant et derrière les Zuingliens, en inventant de nouvelles phrases, pour les pénétrer de démons, et répétant ce mot odieux jusqu'à faire horreur.

C'était sa coutume. En 1542, comme le Turc menaçait plus que jamais l'Allemagne, il avait publié une prière contre lui, où il le nommait le diable d'une étrange sorte. "Vous savez, disait-il, ô Seigneur, que le diable, le pape et le Turc n'ont ni droit ni raison de nous tourmenter, car nous ne les avons jamais offensés; mais parce que nous confessons que vous, ô Père, et votre Fils Jésus-Christ et le Saint-Esprit êtes un seul Dieu éternel, c'est là notre péché, c'est tout notre crime; c'est pour cela qu'ils nous haïssent et nous persécutent, et nous n'aurions rien à craindre d'eux si nous renoncions à cette foi." Quel aveuglement de mettre ensemble le diable, le pape, et le Turc, comme les trois ennemis de la foi de la Trinité! quelle calomnie d'assurer que le pape les persécute pour cette foi; et quelle folie des excuser envers l'ennemi du genre humain, comme un homme qui ne lui a jamais donné aucun mécontentement!

Pendant que ces chefs de réformateurs tiraient à sa suite, il devenait tous les jours plus furieux. Ses thèses contre les docteurs de Louvain en sont une preuve, et je ne crois pas que ses disciples pussent voir sans honte, jusque dans les dernières années de sa vie, le prodigieux égarement de son esprit. Tantôt il fait le bouffon, mais de la manière du monde la plus plate: il remplit toutes ses thèses de ces misérables équivoques *vacuillus* au lieu de *facillus*; *cachyza ecclesia* au lieu de *catholica*, parce qu'il trouve dans ces deux mots *vacuillus* et *cachyza* une froide allusion aux vaches, aux méchants et aux loups.

Quand il veut parler plus sérieusement, il appelle ses docteurs de vraies bêtes, des porceux, des épiqueuriens, des païens, des athées qui ne connaissent d'autre pénitence que celle de Judas et de Saül, qui prennent, non dans l'Écriture, mais dans la doctrine des hommes, tout ce qu'ils vomissent; et il ajoute, ce que je ne ose traduire, *quidquid rictant, vomunt et cacant*. C'est ainsi qu'il oublie tout pudor et ne se souciait pas de s'immoler lui-même à la risée publique, pourvu qu'il pût tout à l'extrémité contre ses adversaires.

On sait que Calvin, qui a été le continuateur de la réforme de Luther, à laquelle il a mis en quelque sorte la dernière main, s'est fait aussi un devoir de l'imiter, dans sa manière d'agir vis-à-vis de ses adversaires. Calvin possédait un talent rare; car, encore que Luther eût quelque chose de plus original et de plus vif, Calvin, inférieur par le génie, semblait l'avoir emporté par l'étude. Luther triomphait de vive voix; mais la plume de Calvin était plus correcte, surtout en latin, et son style, qui était plus triste, était aussi plus suivi et plus châtié; ils excellèrent l'un et l'autre à parler la langue de leur pays; l'un et l'autre étaient d'une véhémence extraordinaire; l'un et l'autre, par leur talent, se sont fait beaucoup de disciples et d'admirateurs; l'un et l'autre, enflés de ces succès, ont cru pouvoir s'élever au-dessus des Pères; l'un et l'autre n'ont pu souffrir qu'on les contredit, et leur cloquence n'a été en rien plus féconde qu'en injures (1).

Ceux qui ont rongé de celles que l'arrogance de Luther lui a fait écrire, ne seront pas moins étonnés des excès de Calvin. Ses

(1) Voyez l'histoire des variations, liv. ix.

adversaires ne sont jamais que des fripons, des fous, des méchants, des ivrognes, des furieux, des enragés, des bêtes, des tauraux, des ânes, des chiens, des porceux; et le beau style de Calvin est souillé de ces ordures à chaque page; catholiques et luthériens, rien n'est épargné. L'école de Westphalie, selon lui, est une pauvre table de porceux. La cène des luthériens est presque toujours appelée une cène de cyclopes, ou l'on voit une barbarie digne des Scythes. S'il dit souvent que le diable pousse les papistes, il répète cent et cent fois qu'il a fasciné les luthériens; et qu'il ne peut pas comprendre pourquoi ils s'attaquent à lui plus violemment qu'à tous les autres, si ce n'est que Satan, dont ils sont les vils esclaves, les anime d'autant plus contre lui, qu'il voit ses travaux plus utiles que les leurs au bien de l'Église.

Au milieu de ces injures, il vante encore sa douceur; et, après avoir rempli son livre de tout ce qu'on peut imaginer, non-seulement de plus aigre, mais encore de plus atroce, il croit en être quitte en disant "qu'il avait tellement été sans fiel, lorsqu'il écrivait ces injures, que lui-même, en relisant son ouvrage, était demeuré étonné que tant de paroles si dures lui fussent échappées sans avertissement. C'est, dit-il, l'indignité de la chose, qui a forcé toute seule les injures qu'il a dites; et il en a supprimé beaucoup d'autres qui lui venaient à la bouche. Après tout, il n'est pas fâché que ces stupides aient enfin senti les piqûres," et il espère qu'elles serviront à les guérir. Il veut bien pourtant avouer qu'il en a dit plus qu'il ne voulait, et que le remède qu'il a appliqué au mal était un peu trop violent; mais, après ce modeste avou, il s'emporte plus que jamais; et, tout en disant: "m'entends-tu, chien! m'entends-tu bien, frénétique? m'entends-tu bien, grosse bête?" il ajoute qu'il est bien aise que les injures dont on l'accable demeurent sans réponse.

Après de cette violence, Luther était la douceur même; et s'il faut faire la comparaison de ces deux hommes, il n'y a personne qui n'ait mieux essuyé la colère impétueuse et insolente de l'un, que la profonde malignité et l'humour de l'autre, qui se vante d'être de sang-froid quand il répand tant de poison dans ses discours.

### CHAPITRE IV (1).

Réflexions générales sur l'état de la réforme naissante, et en particulier sur les agitations de Melancthon.

Les commencements de Luther, durant lesquels Melancthon se donna tout-à-fait à lui, étaient vraiment spécieux. Crier contre des abus qui n'étaient que trop véritables, avec beaucoup de force et de liberté; remplir ses discours de pensées pieuses, restes d'une bonne éducation; et encore, avec cela, mener une vie, sinon parfaite, du moins sans reproches devant les hommes, sont choses allurantes. Luther parut donc à Melancthon le plus grand de tous les hommes, un homme envoyé de Dieu, un prophète; et le succès inespéré de la nouvelle réforme le confirma dans ces pensées.

Il est vrai que Luther s'emportait à des excès inouïs; et c'était un sujet de douleur à son disciple modéré. Mais, heureusement prévenu en faveur de son maître, il excusait tout et prenait tout du bon côté, se persuadant que, pour réveiller le monde, il ne fallait rien moins que les violences et le tonnerre de Luther.

Mais enfin l'arrogance de ce maître impétueux se déclara. Tout le monde se soulevait

(1) Il correspond au livre v de l'histoire des variations.

contre lui, et même ceux qui voulaient avec lui réformer l'Église. Mille sectes impies s'élevèrent sous ses étendards, et sous le nom de réformation, les armées, les séditions, les guerres civiles ravagèrent la chrétienté. Cependant Luther poussait tout à bout, et ses discours ne faisaient qu'aggraver les esprits au lieu de les calmer. Il parut tant de faiblesse dans sa conduite, et ses excès furent si étranges, que Melancthon ne les pouvait plus ni excuser ni supporter. Depuis ce temps, ses agitations furent immenses. A chaque moment on lui voyait souhaiter la mort. Ses larmes ne tarirent point durant trente ans; et l'Église, disait-il lui-même, avec tous ses flots, ne lui aurait pu fournir assez d'eau, pour pleurer les malheurs de la réforme divisée.

Les succès inespérés de Luther, dont il avait été ébloui d'abord, n'eurent plus pour lui qu'un faible agrément, lorsque le temps lui eut découvert les véritables causes de ces grands progrès et leurs effets déplorables. Il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que la *liberté et l'indépendance* faisaient la plus grande partie de la réformation. Si l'on voyait les villes de l'empire accourir en foule à ce nouvel évangile, ce n'était pas qu'elles se souciaient de sa doctrine. Les protestants souffrirent avec peine ce discours, mais c'est Melancthon qui l'écrivit, et qui l'écrivit à Luther: "Nos gens me blâment, dit-il, de ce que je rends la juridiction aux évêques. Les peuples, accoutumés à la liberté, après avoir une fois secoué le joug de l'autorité, ne veulent plus le recevoir; et les villes de l'empire sont celles qui haïssent le plus cette domination. Elles ne se mettent point en peine de la doctrine et de la religion, mais seulement de l'empire et de la liberté." Il répète encore cette plainte au même Luther: "Nos associés, dit-il, disputent, non pour l'Évangile, mais pour leur domination." Ce n'était donc pas la doctrine, c'était l'indépendance que cherchaient les villes; et, si elles haïssaient leurs évêques, ce n'était pas tant parce qu'ils étaient leurs pasteurs, que parce qu'ils étaient leurs souverains (1).

(A continuer.)

### Réflexions de M. L. Veuffot sur la Fête Militaire du 10 Mai.

La cérémonie de la distribution des aigles a été magnifique par le temps et par la foule, auguste par la pompe religieuse qu'on a eue l'heureuse inspiration d'y mêler, pacifique malgré sa physionomie militaire, grâce à ce beau soleil, grâce à ce grand peuple animé et content, grâce à cette force sûre d'elle-même qui se déployait de toutes parts, grâce surtout à cet autel qui dominait la scène comme un monument de reconnaissance envers Dieu et comme une prière adressée à sa providence qui nous a sauvés, afin d'obtenir qu'elle ne suspende pas le cours de ses bénédictions.

Depuis le 23 février, d'effrayante mémoire, Paris n'avait vu tant de fusils rassemblés que dans deux circonstances: la première au mois d'avril 1848, lorsque l'armée et la garde nationale, l'une vaincue par surprise, l'autre

(1) En faisant l'apologie du protestantisme, les pasteurs réformés du dix-neuvième siècle disent que leurs pères ne se sont séparés de l'Église romaine, que pour rendre à l'Écriture sa sainte autorité qui lui avait été injustement ravie, et pour ébranler, en quelque sorte, la Bible, dont les doctrines avaient été altérées par l'Église romaine. On voit que les pasteurs réformés du seizième siècle ne portaient pas ce même jugement sur la naissance de leur réforme, et qu'ils avouaient qu'on n'y avait pas cherché uniquement les intérêts de la Bible.

conste. de sa victoire, ou plutôt de sa trahison, l'inquiétude dans l'âme et les pieds dans la boue, eurent l'honneur de défilé devant M. Ledru-Rollin et C. assidûment. On appela officiellement ce jour; "le jour de la Patrie."

La seconde circonstance, ce fut quelques mois plus tard, aux journées de Juin, quand la garde nationale accourut de tous les points du territoire pour sauver et venger la véritable France de la honte et des angoisses que lui avaient infligées les triomphateurs de Février et des périls dont ils la menaçaient encore.

Il suffit de rappeler ces deux dates pour peindre ce caractère intime de la fête du 10 mai. Jadis une fraternité mensonge, plus tard une victoire pleine d'alarmes, aujourd'hui l'Allégresse et la splendeur de la paix. On pourrait dire que le 10 mai a été la fête de la sécurité.

Sans doute, rien n'est complet, rien n'est parfaitement bien ni parfaitement beau en ce monde: toute œuvre humaine a ses faiblesses et ses périls. Tout ceci est étrangement soudain, et encore bien nouveau. Le Tian révolutionnaire n'a pas cessé de remuer sous la montagne qui l'écrase; nous le savons; nous osons dire que personne ne le sait mieux que nous. Mais il n'est pas dit que rien de ce qui commence ne peut durer. Nier la force de cet établissement nouveau serait insensé; n'y voir qu'un de ces coups heureux du hasard qui dispensent de reconnaissance envers Dieu qui les permet et envers l'homme qui les accomplit, serait ingrat. Dans son beau discours, si digne de cette grande pompe, Mgr. l'Archevêque de Paris a exprimé une pensée qui occupait tous les esprits, lorsqu'il a prononcé ces paroles: "D'où vient que ces bruits sourds qui grondent dans les entrailles de la France et de l'Europe se sont tus tout à coup? Pourquoi ces menaces de guerre civile et d'anarchie, qui jetaient l'épouvante dans les esprits, sont-elles désarmées? Qui a arrêté ce travail de dissolution qui faisait de si rapides progrès? C'est une volonté ferme et résolue, appuyée d'un côté sur la volonté nationale, qui fait son droit, et de l'autre sur une invincible armée, qui fait sa force." En effet, qu'est-ce que le 10 mai 1852, qu'est-ce que ce jour mémorable, sans la volonté ferme et résolue qui s'est manifestée le 2 décembre 1851? C'est ce que tout le monde se disait hier, non seulement à Paris, mais dans toute la France. Le 10 mai était le jour où, suivant la déclaration des chefs du parti socialiste, le peuple souverain, se rendant à ses commies "le fusil dans une main, la Constitution de 1848 dans l'autre," devant déposer dans l'urne sa déclaration de guerre ou plutôt son verdict de mort contre l'ordre social. Quelqu'un nous disait: "Sans le 2 décembre il ne ferait pas si beau temps aujourd'hui!" Un prince est bien fort lorsque son nom est ille de telles pensées.

Quant le peuple est en mouvement, écrit La Bruyère, on ne comprends pas où le calme peut y rentrer; et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir." Nous sommes devenus, à nos dépens, plus savants dans le mystère des agitations publiques qu'on ne l'était au temps de La Bruyère. Nous savons du moins par où le calme peut sortir d'un peuple paisible! Louis Bonaparte nous a montré ce qu'il semblait plus difficile, par où il y peut rentrer. Il a tout simplement remis, autant que l'ont permis les circonstances, toutes choses en leur place; mais il n'y

(2) Voir la 4e page.

## BEUBERON.

### LE MONTAGNARD

OU LES

### DEUX REPUBLICAINS.

1793—1848.

(Seconde partie—1848.)

La France n'a pas accepté la République, elle l'a subie.

C. D. V.

### CHAPITRE HUITIÈME.

Suite.

—Je vous remercie, monsieur le major, d'avoir pensé à cet argent, dit le soldat sans répondre à la phrase de Lipardeau.

—Allons donc, est-ce qu'on oublie les braves gens? Le major Lipardeau n'a que sa parole; une parole est sacrée, n'est-ce pas mon vieux soldat?

Tout en parlant, le major avait fixé ses yeux expressifs sur ceux de Dominique; ils semblaient vouloir pénétrer jusqu'au fond de sa pensée et en interroger les replis les plus cachés.

Certainement, mon commandant, dit le soldat qui ce regard fit tressaillir.

—Voilà le petit billet tout fait, continua Lipardeau, qui venait de prendre un papier dans son porte-feuille, et je vois justement sur la chemise une plume et de l'encre.

Dominique recula d'un pas; ce papier qui était devant lui, le visage du major, la plume qu'il lui tendait, tout cela lui rappelait la scène de la veille.

—Est-ce que... je n'ai pas... déjà?...

—Signé un billet, interrompit le major en se levant; pour qui prenez-vous le major Lipardeau?

Il y eut un tel éclat spontané dans la voix du major, que Dominique s'empressa d'ajouter:

—Soit dit, sans vous offenser, mon commandant, je croyais... il me semblait... qu'hier... tenez! voilà le billet signé.

Le major se pencha et regarda:

—Ajoute un bas, dit-il: "C'est comme est la seule que je doive au major Lipardeau." et parapha.

—Monsieur le major... je vous assure... que...

—Je l'exige, Dominique; les bons comptes font les bons amis.

Dominique écrivit. Le major Lipardeau signa au bas.

—Voilà qui est en règle, dit-il, en mettant le billet dans son porte-feuille.

—C'est un honnête homme, pensa le soldat.

Il y eut un intervalle de silence. Le major jeta ses longues moustaches, et fumait avec prise de tabac. Dominique était debout devant lui.

—Tenez, mon commandant, lui dit-il, les tergiversations ne vont pas à notre nature; de vieux militaire comme nous devons marcher droit au but.

—Comme tu allais à la redoute ennemie, interrompit Lipardeau qui continuait à lisser ses moustaches avec un grand soin; c'est mon avis.

—Eh bien! mon commandant, je ne me souviens plus de ce qui s'est passé hier. Vous savez pourquoi; aussi, je n'ai pas bien compris ce que vous me disiez tout à l'heure.

—Tu as la mémoire courte, mon brave.

Il y eut des choses que le major rappela; et il y en eut d'autres qui battent la générale dans sa tête.

—Lesquelles, mon vieux, répliqua le major toujours de la même voix pleine d'aménité. En effet, tu étais bien un peu...

—Beaucoup, mon commandant, il faut avouer la chose, beaucoup, extrêmement, même... Ah! je me souviens bien de tout ce que vous m'avez dit sur la misère des pauvres gens, sur le dédain et la dureté des riches; ça restait encore là, dans mon cœur; mais est-il bien possible qu'il y en ait qui soient ainsi sans cœur pour ceux qui souffrent?...

—Cela est, Dominique, et c'est ce qui fait cette société corrompue et dépravée.

—Ne me parlez plus de tout cela, je vous en supplie; voyez-vous, j'ai été bien longtemps malade; j'ai le tête faible, et ça me fait un mal... C'est une affaire entre leur conscience et eux; et j'ai idée que les méchants

aient tôt ou tard ce qu'ils font de mal aux autres.

Lipardeau ne put retenir un mouvement brusque de mauvaise humeur, et son visage prit tout-à-coup une expression rude qui remplaça la bonhomie épanouie sur ses traits un instant auparavant.

—Dominique, dit-il d'une voix rude et fortement accentuée, pendant qu'il attachait sur le soldat ses yeux expressifs, je ne sais pas quelles sont les réflexions de morale évangélique qui te sont passées cette nuit, mais, ce que je sais, c'est qu'il y a certain pas en avant après lequel on n'a plus le droit de retourner en arrière. Je vois en effet, que tu ne te rappelles pas, ou que tu ne veux pas te rappeler ce qui s'est passé hier.

—Mon commandant, hier je n'avais pas ma raison.

—C'est possible, mais hier tu avais du cœur, Dominique; hier, les douleurs, les gémissements et l'agonie de tes frères ne te trouvaient pas froid comme aujourd'hui, et lorsque je t'ai dit qu'une partie de la population se révoltait à la fin de tant de misère et d'oppression, le vieux soldat s'est réveillé, et tu t'es écrié: Mon fusil! mon fusil! quand faut-il combattre!... Cette parole, je l'ai rapportée à vos frères, car, quelque nombreux que nous soyons, un homme de cœur est toujours un précieux trésor.

Dominique, pâle, immobile, muet, devant la parole de cet homme, semblait une statue.

—Tu m'as demandé à être des nôtres; con-

tinua le major, et alors je t'ai dit ce que je vais te répéter.

Lipardeau s'arrêta; il tenait Dominique sous la fascination de son regard.

—Songe bien que ce n'est pas un vain engagement, et que ceux qui se lient une fois ne peuvent plus s'en déloger. Un sentiment de vengeance nous unit, et nous sommes tous solidaires. Celui qui hésite on se repent, mérite la mort. Dans quelques lieux qu'il se cache, nous saurons atteindre sa retraite et son corps serait écrasé par tous nos talons.

—Oh! fit Dominique, en élevant ses mains au-dessus de sa tête, vous m'avez dit cela!...

Et ensuite je t'ai présenté ce papier et je t'ai lu ceci...

—Ce papier!...

—Je soussigné, m'enrôle volontairement dans la société des frères et amis pour fondroyer nos lâches oppresseurs; je jure d'être prêt à combattre jusqu'à la mort, au premier signal, et de quitter pour cela femme et enfants; je jure de ne révéler à personne, pas même à mes plus proches parents, ce que tu me diras, et que je jure de poursuivre dans une personne, dans celle d'une femme, de mes enfants, et de toute ma famille, par le fer, le poison, et le feu.